

## L'intellectuel contre le peuple

Claude Jasmin

Volume 3, Number 5 (17), November 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30109ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Jasmin, C. (1961). L'intellectuel contre le peuple. *Liberté*, 3(5), 692–710.

## L'intellectuel contre le peuple<sup>(1)</sup>

CLAUDE JASMIN

Parmi les intellectuels, nous comptons évidemment, j'allais dire "forcément" quelques écrivains. Mais ce serait manquer à l' "éthique professionnel", la plus élémentaire que de les blâmer en premier lieu. Disons franchement qu'étant donné qu'ils sont ici, en assez bon nombre (comptant ceux qui le sont en "titre" tout autant que ceux qui le sont par les oeuvres) j'ai la prudence instinctive de ne pas vouloir les égratigner ni taquiner leur susceptibilité reconnue pour être ultra-sensible.

Je m'attaquerai donc, les absents, c'est connu, ont toujours tort, à certaines classes coupables de notre monde cultivé. D'abord les tyrannisés : je veux dire notre classe étudiante, sinon intellectuelle du moins : apprentis-intellectuels ! Cette catégorie est un bel échantillon de souplesse servile, de quiétude béate, composé souvent de pacifiques et précoces abrutis. Ensuite, nous rencontrerons : les tyrans en personne : c'est dire : les membres du corps enseignant, universitaires ou non, praticiens, exilés ou réfugiés, en robe ou en habit. Enfin, nous considérerons les "produits finis" des tyrans : c'est-à-dire la vaste catégorie d'hommes appelés : nos professionnels aux carrières libérales ou conservatrices ! Bourgeois matérialistes, vides ambulants de toute pensée créatrice, de toute idée novatrice,

---

(1) Texte d'une communication donnée à la cinquième Rencontre des Ecrivains, à Saint-Sauveur-des-Monts, le 1er octobre 1961.

pour qui, si "la culture est tout ce qui reste après avoir tout oublié", la preuve ne serait pas longue à établir qu'ils n'ont retenu rien à rien, et que, sans l'organe de la mémoire, ils ne jouiraient même pas de leur bonne petite situation matérielle.

\* \* \*

En Amérique du sud comme en Turquie, à Tokyo comme à Alger, les étudiants constituent une partie vitale d'une nation. Sans eux, rien ne serait commencé en certaines contrées d'exploiteurs dictatoriaux. Ici, tout au contraire, pour quelque action libératrice qu'il nous faudrait entreprendre c'est bien sur la classe étudiante qu'il faudrait compter en dernier lieu et encore. Je connais moins bien le milieu universitaire de la ville de Québec mais il est facile d'observer et d'"apprécier" la nullité chronique de notre milieu universitaire Montréalais. Forts et enthousiastes pour organiser les séances d'initiation, les bals costumés les concours de sauts en ski et les joutes de hockey, nos étudiants sont d'une effarante impuissance pour faire éclore un bouillon de culture en des murs pourtant destinés parfaitement à une telle émulation. Nos artistes du théâtre, des beaux-arts, de la musique sont d'illustres et inemployables inconnus pour la très grande majorité de nos carabins, frais sortis d'une éducation qu'on dit "humaniste" ! Une timide exposition dans le hall de leur maison, deux ou trois petits concerts par année, on daignera inviter certaines "bonnes" années, un écrivain à faire une petite causerie d'"après-dîner", voilà le tableau à peine exagérer des activités intellectuelles de l'Université de Montréal, supposément foyer d'art et de culture. Soyons francs et disons que cet impressionnant "building" retiré au flanc de la montagne est une sinistre boîte à compartiments étanches, froide machine à délivrer en série, des diplômes, des doctorats, des licences.

Il n'est donc pas étonnant que pas un seul, ou presque, de nos écrivains ne soit sorti de sa pitoyable faculté de lettres. Et elle n'est pas près d'en accoucher un. Pour faire éclore un talent réel d'écrivain, il faudrait toute autre chose que ce refuge tranquille, clos, calfeutré.

Voici pour le mépris intellectuel, voilà le mépris tout court :

Il est donc bien facile de conclure que pour l'entreprise d'un mouvement d'action sociale, politique, religieuse ou autre, les belligérants auraient à se chercher des combattants aussi loin que possible de cet

antre de bonne paix tranquille. Un temps, ayant à passer dans le voisinage de l'édifice auguste, j'acceptais de nombreux "pouces". J'ai pu alors, constater le total désintéressement de l'étudiant pour n'importe quelle brûlante question d'actualité. Toute querelle publique, fut-elle vitale, le laissait froid, de glace, et muet comme carpe. Le diplôme à obtenir et le "score" des Canadiens sont ses deux mamelles pour abreuver et meubler sa soif de connaissances. Il n'est ni pour ni contre le séparatisme, il n'a pas d'opinion ; il n'est ni pour, ni contre le syndicalisme : il n'a pas d'opinion ; il n'est ni pour, ni contre la venue des écoles neutres, il n'est ni pour, ni contre la formation "urgente" d'un Ministère de l'Education, ni pour ni contre les essais nucléaires, c'est trop vaste, ni pour, ni contre l'abstraction en art, c'est trop spécialisé, ni pour, ni contre la grève des débardeurs, c'est trop local. Il n'a pas d'opinion. Il faut dire qu'en cette dernière matière, syndicaliste, le souvenir encore vivace, d'un évêque brisé et exilé le rend perplexe, peureux et prudent. En matière religieuse, l'odieuse façon employée pour baillonner deux ou trois "mauvais esprits" du *Quartier Latin* lui coupe toute inspiration. A moins qu'ils ne craignent d'"insulter en la personne et au corps mystique du Christ" comme s'écriait, hystérique, un certain docteur dont le nom est synonyme de celui d'un certain notaire d'un noir humoriste !

L'exemple malodorant, ce scandale, cette atteinte à la liberté de la personne humaine pratiquée sur certains élèves de Laval, a rendu l'étudiant, taupe, renard et canaille, au lieu de le soulever d'indignation et de révolte. Exemple d'actualité : qu'on songe à faire reprendre le noviciat d'un certain courageux directeur d'un collège d'Alma ne lui arrachera aucun cri de protestation : il va demeurer l'étudiant parfait, docile, "exemplaire" qui sait se taire devant n'importe quelle autocratie cléricale ou laïque.

Voilà les hommes qui se tairont demain. Demain, quand l'un d'eux sera le directeur médical d'un hôpital à tripotages politiques. Demain, quand l'un d'eux sera médecin-chef d'un asile pour malades mentaux opérant de façon médiévale et criminelle. Il s'en remettra aux mains "de la Providence" qui sait faire des millions avec la charité, les délateurs zélés et le dévouement bien compris ! Demain, il saura se taire devant le choeur morbide des commissaires d'écoles entonnant le couplet de "Plafonons les salaires et faisons valser les programmes et les manuels". Demain, il pourra être ce dentiste-censeur de cinéma, moins ignorant que bête, moins inconscient que servile, à certaines données puériles, croulantes, exécrables et périmées. Demain, il sera aussi ce ministre crapuleux, sourd et aveugle aux nécessités de sa nation abreuvée jusqu'à l'abrutissement de la plus insipide démagogie de ses cabaleurs. Il sera encore, ce

député-avocat notaire ou médecin d'un parti libéral conservateur, peuplé de sinistres farceurs, de dupeurs à gages et à chantages.

Si ce n'est pas là, le mépris du peuple, qu'est-ce donc ? Comment nommer cette attitude de nos "sortis", de nos diplômés de collèges et d'universités chrétiens ?

Non, hélas, le plus petit mouvement de révolution, ou de simple évolution ne s'est pas fait et ne se fait pas avec la collaboration souhaitable de la classe étudiante, élite prometteuse. Il est facile de se faire traiter de jeunes gens en colère par les gens de la génération qui nous précède après cela. Et pourtant, indécrottable optimiste, je ne suis pas, pour un, en colère, il faut se fâcher en conservant une sérénité utile, la lucidité implacable de notre éveil de conscience ne doit pas nous faire désespérer. Ainsi, une note d'espoir : maintenant qu'il est apparu pratique pour cette nation, de faire étudier, aussi, les garçons qui ont du talent mais peu d'argent, oh ! curieuse découverte !, il est probable que les cadres de cette classe étudiante se nettoieront, se purifieront. Ils contiendront moins de fils-à-papa-encadillac et plus de fils d'artisans, d'employés salariés, d'ouvriers. Nous verrons peut-être le jour poindre où, comme dans tous les pays du monde libre, la classe étudiante participera à la vie de la nation, à son évolution, parfois, à ses révolutions, quand il le faudra. Car la révolution n'est pas synonyme de communisme, car la révolution quand elle est nécessaire est quelque chose de bougrement utile pour faire éclater les assises pourries d'une société endormie. Si, forcément elle en dérange plusieurs "des forces de l'ordre" elle arrange, la plupart du temps, le peuple. Le quoi ? Le peuple : qu'est-ce que c'est ? Réponses des étudiants : pour l'un c'est l'ennemi héréditaire de papa-industriel sans conscience sociale, de papa-commerçant véreux, de papa professionnel sans vergogne ou politicien-sans-idée-mais-à-caisse ! Pour d'autres, les boursiers ceux qui rougissent de l'aide et des prêts : le peuple c'est ce d'où l'on vient, qu'il faut vite s'efforcer de renier et de fuir, c'est cette famille bannie, oubliée, qui, parfois, s'est cassée en quatre, en mille pour permettre au cadet de devenir ce petit universitaire déjà arriviste !

Ce qui mène et directement, au communisme : c'est la honte intolérable, l'achat de la dignité humaine, les silences forcés par le chantage, c'est l'ignorance et la pauvreté exploitées c'est justement, ce mépris du peuple, institué en notion indéradicable dans les châteaux-forts de l'élite dédaigneuse !

Il y a des fortes chances que ce type candide d'étudiant ne soit issu ni de la cuisse de Jupiter, ni de celle du St-Esprit. Il sort des collèges classiques, de nos écoles supérieures et d'abord il sort des classes de l'école primaire (sans jeux de mots). Passons donc de l'autre côté du mur, de ces vénérables murs où les hommes et des femmes, avec dévouement et dévotion (sans parler des multiples dévotionnettes qui rongent les heures de cours comme des chancre) avec des salaires dérisoires, (ça entretient la compétence, ça stimule le goût du perfectionnement,) façonnent, préparent, instruisent et cultivent ces énergumènes nommés écoliers, collégiens, collégiennes.

"Le maître est un exemple", c'est un axiome connu et quand celui-ci vénère à outrance, obéit aveuglément, craint maladivement, tremble devant cette moisson abondante de lois, de réglementations, de sévices, d'ordres subtils, de repréailles pas subtiles du tout, il donne en exemple la peur. Et la peur est une maladie contagieuse dont tous les corps enseignants de tous les niveaux sont atteints. D'ailleurs on peut nommer la peur notre fléau national, on a été élevé là-dedans : peur de Dieu avant amour de Dieu, peur du sexe avant respect du sexe, on peut déclarer la peur notre emblème, nos armoiries, notre drapeau, notre patrimoine, notre foi, notre tradition sacrée. L'exception rare, l'illustre et très vénérable exception (point encore imitée d'ailleurs vient de désert nos murs). Saluons ici, l'exilé (de gré ou de force) qui osa braver notre putrescente manie, il est en train de s'instruire dans l'éternelle ville à l'ombre de l'angoissée et Sacrée Congrégation (dont on a pu lire la lettre-mise-en-garde, défi à l'intelligence et à la foi, dans un récent numéro de *Liberté*. Je devais bien cette publicité gratuite à une revue qui me contient dans ses cadres !)

Si je ne suis pas grand'chose, et je ne suis pas le seul, je le dois à toutes ces années passées sous les toits de ces bâtiments qu'il faut bien nommer, (quoi qu'on n'en ait) écoles, collèges. Les programmes étaient d'une exaspérante lenteur, pour notre faim de connaissances, faim pourtant, sans doute, moyennement affamée, pour notre intelligence, sans doute moyennement éveillée. Si j'ai pu conserver quelque respect pour la profession, je le dois à un professeur du secteur privé et non-confessionnel qui nous fit, à moi et à quelques compagnons, la charité de quelques élémentaires cours d'humanisme véritable, de quelques élémentaires notions d'histoire, de littérature et de philosophie sans mièvre apologetique.

Car, dès l'entrée d'un enfant sain et normalement doué, à l'école, une sinistre opération de castrage de l'esprit s'élabore une besogne analogue s'opère sur l'intelligence. Un travail de boucherie intellectuelle commence

en toute bonne foi, perpétuant en le répétant un système de bourrage d'un instituteur en face des parents courroucés, blâme et exècre en mnémique qui se moque de toute science pédagogique actuelle. Et, si plus "aparte", l'indigence de tel programme d'études, le crétinisme florissant de tel manuel, une fois, retourné en comité d'études, une fois remis en face de ses supérieurs, c'est de nouveau, le silence complice, la trahison, la sienne avant tout, celle de sa profession bafouée, la crainte de discuter, la peur de l'autorité. Il n'y a que de revoir le film de l'interview par André Laurendeau, d'une religieuse au savoir profond, à l'intelligence lumineuse, éclatante, il n'est, dis-je, que de la voir calculer avec les mots, déjouer le noeud des questions pertinentes, élaborer "laborieusement" des fausses-réponses pour mesurer avec tristesse les dégâts causés par la crainte irraisonnée (mais motivée sans doute) de l'autorité en place.

Pourtant, il est bien connu, il est prouvé que rien ne peut mieux stimuler quel'qu'autorité que ce soit, que la découverte dans les rangs de ses subalternes, d'une inquiétude active, admise et déclarée. Car, on a pu voir depuis quelques mois, et on verra encore, des personnages éminents, détenteurs de postes importants changer leur tir, parfois, de façon radicale. Il faut bien l'admettre, le dire, des protestations écrites et publiées de groupes d'universitaires, il n'en pleuvait point sur nos têtes il y a quelques années, et pourtant, le mal court depuis des décades et des décades. Mais le silence était l'allié des promotions, la peur infantile était la cheville ouvrière des mise-en-place confortables et la crainte absolue de l'autorité établie tenait le reste du troupeau de la classe enseignante dans les pâturages de la honte, des tabous moisiss, du crétinisme qui, pendant ce temps, déferlait sur les chers petits crânes des étudiants que nous étions.

\* \* \*

Ainsi font font font... ainsi, faisaient les tyrans... Avant de leur faire mes derniers voeux, je ne peux plus m'empêcher de saluer aux passages certaines personnalités marquantes qui brisent leur vénérable silence pour venir ànonner sur la place publique quelques misérables clichés. Ainsi, à l'époque des manifestes, un écrivain-imprimeur, se disant pourtant de "notre temps", sortant de sa fédérale caverne, se mit en frais, en pleine "actualité", d'avertir la bonne population que les maquilleurs, les script-girls et les comédiens n'avaient pas à dicter la conduite de nos braves gens. Mais, diable, si les braves gens sont las de l'absentéisme pathologique, chronique de nos illustres écrivains membres de toutes les

royales sociétés que l'on voudra, ils voudront bien écouter qui osera parler. A défaut d'une élite vitalisante, à défaut d'écrivains décorés qui soient aussi des penseurs, la bonne population se contera fort bien d'écouter parmi elle, le cordonnier ou le machiniste dont l'avis désintéressé pourrait bien être plus chargé de bon sens et de sagesse que certaines croupissantes vieilles barbes. Si nos augustes personnages n'osent livrer une seule opinion audacieuse de crainte de voir perdre leurs épaulettes d'hermine, leurs perruques de juge ou les doctorats "honoris-farca", la bonne populace se fera une raison et à défaut de pain, se nourrira de son ou de riz.

Ainsi, encore, si un écrivain au style flamboyant et, à juste titre récompensé par l'Académie Française, troquant un moment sa plume de dramaturge pour celle du critique de télévision, déclare sérieusement que "l'émission Premier Plan devrait éviter tout sujet de controverse", on ne peut nous empêcher devant une telle errance, de se pencher pour vomir.

Si tel lion, en de voisins parages, sans croc, sans griffe, ni pelage, ni allure, pour ou sans les trente deniers traditionnels, vient à l'écran et sans craindre la mort du ridicule, tente de dénigrer publiquement un des rares hommes publics qui sachent encore se tenir debout, on ne peut éprouver qu'un profond dégoût proche de la pitié pour ce penseur-pamphlétaire de l'époque de la grande noirceur !

Enfin, quand celui qui osa, jadis, écrire la vérité sur les demi-civilisés de ses contemporains, vieillit si mal qu'après une conférence sur le thème de la peur, au cercle juif de langue française, refuse obstinément de laisser publier son texte, par "peur" d'on ne sait trop quelle foudre politique, la déception prend la couleur du désespoir.

Mais je me souviens avoir promis de ne pas écorcher les confrères écrivains. Je cesse avec plaisir constatant comme tout le monde, avec soulagement, qu'un Giroux, qu'un Thériault, qu'un Langevin sont autant de noms respectables, autant d'écrivains décidés eux aussi à identifier le mal, à le nommer par son nom ou "ses noms", à le dénoncer, le montrer à la nouvelle lumière qui vient tout juste de commencer à éclairer certains coins de notre province, pays rempli de souricières mal famées.

\* \* \*

Revenons donc à nos moutons, nos maîtres. Pour prétendre aimer les frères de leur race, les membres de notre nation, ils devront désormais,



cesser de coucher dans le lit des démissions et de la lâche servitude. Ils devront s'armer de courage. Ils devront faire face aux problèmes de l'heure, surtout au plus pressant, qui devrait leur être familier et les inspirer, qui porte le nom, qu'enfin, qu'enfin, nous répétons partout : éducation ! Pour améliorer les antiques systèmes à abêtir les étudiants, ils devront s'associer et protester, aller jusqu'au refus de se commettre avec certaine forme d'enseignement, protester, dis-je, contre les méthodes éventrées de l'instruction via la morale falote, via l'apologétique-à-toutes-sauces. Un livre de lectures françaises, même de troisième ou de quatrième année, devra contenir des textes peut-être moins édifiants, moins pieux mais plus riches en idées, plus solides en vocabulaire, plus français que catholiques. Ils ne devront accepter que de se servir de vrais manuels d'histoire qui ne seront plus, pour reprendre le mot de Filiatrault, de petits "martyrologes" puérils et niais. Les programmes devront cesser de flotter entre les marchés des imprimeries de nos éditeurs-en-congrégations, ils devront être d'une teneur qui cesse de faire fi du bon sens commun, fi de l'intelligence saine, fi du goût normal des enfants normaux.

L'écrivain qui, à trente ans, sort de ce monde du silence coupable, qui décide de s'incarner à la réalité sociale de son milieu, ne peut guère faire plus que dénoncer publiquement les frauduleuses manoeuvres des "forces de l'ordre" et la soi-disante immuabilité et infaillibilité des dirigeants de notre éducation. Il ne peut que montrer les failles, les défauts de l'hypocrite cuirasse. Aux spécialistes pédagogues, aux responsables de tous les secteurs, et à tous les paliers, de la diffusion de l'enseignement de trouver les solutions particulières qui s'imposent, qui s'imposaient depuis longtemps. C'est à eux de reconstruire sur les ruines mêmes du temple de l'archaïque système d'arrière-pensée nationale.

Je ne vais pas me priver de donner un lumineux exemple du calibre intellectuel et moral de certain membre éminent du Comité catholique de l'Instruction Publique. Un archevêque d'un diocèse au nord de Montréal, lors d'un sermon itinérant sur le thème de la pénurie des vocations, ne trouva rien de mieux pour convaincre les paroissiens d'une église de comté des Deux-Montagnes, je m'y trouvais, que ces paroles d'une très haute tenue morale : "Mes chers frères, la crise des vocations est si aiguë, la situation est si grave que je vous demande franchement : qu'est-ce que vous diriez, si, un bon dimanche, vous aperceviez dans votre belle église de St-Joseph du Lac, venu pour dire la messe, un gros nègre !" Hein, qu'est-ce que vous diriez ?" Si ce n'est pas là utiliser, au nom des vocations, le pire des arguments démagogiques, l'appel au racisme, qu'est-ce ? Si ce n'est pas là une des plus détestables façons de mépriser le peuple, comment faut-il nommer ce genre de prédication ?

Je me souviens encore, de ce prêtre d'une paroisse d'Ahuntsic qui, tournant le dos au saint livre des évangiles, se mit en frais de faire un dithyrambique procès aux écrits, aux livres, à la littérature en général. Les écrivains et les livres étaient des empoisonneurs de conscience. Tout le mal du monde venait des livres, évidemment le *Mein Kempf* du dictateur allemand y passa suivi du *Capital* de Marx, arguments décisifs pour entraîner dans les enfers tout ce qui s'appelle écriture. Quand il retourna feuilleter les pages du Nouveau Testament, ses paroissiens dûrent frémir d'horreur, c'était un livre, objet maudit !

Veut-on un autre exemple patent illustrant dans quelle haute estime certains ministres du Christ tiennent le peuple ? A Ste-Marthe Sur-le-Lac, près de St-Eustache, le curé décida et c'est son droit, peut-être même son devoir, de faire une impétueuse sortie contre la propagation de l'idée des écoles neutres mais voyez avec quelle finesse de raisonnement. Après avoir mis dans le même sac, comme un certain jésuite, (ordre à la fine pointe de notre évolution, dit Langevin) lui aussi, goof-balls, beatniks et athés, il finit avec cette péroration bouffonne et sordide : "Mes amis, je vous dis ceci : ces gens-là sont de fortes têtes et se disent plus fin que le pape, plus fin que tout le monde ; ils sont tout seuls à avoir raison et ça leur fait rien, et bien, voulez-vous que je vous dise : moi, je préfère être un fou avec tout le monde, qu'être fin tout seul !" C'est la grâce que je vous souhaite. . . Pour la première fois de ma vie, nous percevions dans la nef un véritable remou de stupeur. Et bien moi, je dis, j'affirme sans grand risque de me tromper, que ce règne de la bêtise s'achève, qu'il ne faudra pas tellement d'années pour voir arriver l'aube où nos gens, le peuple, malgré la frousse de notre élite, malgré le silence de ceux qui sont en place et en droit de protester, brisera ce joug d'infamie. La vérité à des droits inviolables qu'on ne peut transgresser impunément pendant des siècles et les siècles. La vérité est une loi naturelle qui fait son chemin malgré tous les jougs et toutes les tyrannies. Ce jour désiré, il n'en tient qu'à nous tous, étudiants, professeurs, écrivains de le hâter, de le rapprocher. Il en tient aussi, parce que je ne suis pas encore agnostique, il en tient aussi, à ce secteur de notre clergé, jeunes ou moins jeunes qui respectent encore la véritable moralité. Cette partie du clergé qui vomit comme nous l'obscurantisme et la démagogie doit nous aider à rompre les mailles de cette chaîne rouillée de la dictature de la bêtise. Ils ont depuis quelque temps le courageux exemple du cardinal archevêque de Montréal. Ayons l'honnêteté de reconnaître ses mérites.

\* \* \*

Quant à notre classe dite des professionnels, elle a à son actif tant de gestes inqualifiables qu'il serait vain de les énumérer. Elle réussit si brillamment à s'infiltrer dans tous les domaines temporels et parfois spirituels dans le but évident de faire des affaires. Elle est le normal résidu, le fruit indéniable, l'inévitable résultat, le logique aboutissement d'une vie d'étudiant sans culture, sans recherche, sans art et sans idéologie.

Que le collègue des médecins s'alarme devant l'idée d'étatiser la médecine mais qu'il se réveille très tard à la révélation de ses membres "maniganceurs" politiraillieurs, de ses "tenanciers" d'hôpitaux privés et de trust de produits pharmaceutiques ne nous étonne pas. Pour un médecin cultivé, amateur des beaux-arts, abandonné à nos revues d'idées, à nos saisons de théâtre et de musique nous trouvons des centaines de Docteurs Knock qui mènent et dirigent leur profession humanitaire comme n'importe quel affairiste sans conscience.

Quant aux membres du barreau, il est connu, bien connu, que pour un grand nombre "défendre la veuve et l'innocent" est une tradition reniée, excuser le coupable est un sport d'à côté, la politique active ou, plus souvent, de coulisses est la principale préoccupation de nos futurs législateurs, plusieurs, ces seize dernières années s'y sont illustrés de façon disons, pour être poli, éclatante ! Pour régénérer la fonction civique, la démocratie et les lois électorales le peuple n'a pas à compter sur eux, et s'il ne peut compter sur eux, peut-il compter sur ces agents d'assurances, ces agents d'immeubles, ces marchands de bois ou de charbon, députés-hommes de paille des caisses tonitruantes du dieu Argent ?

Quant aux étudiants en sciences sociales, en relations ouvrières (ou que sais-je, de ce socialisme très mitigé qui fleurit à l'ombre du Mont Royal ?), ils finissent presque tous directeurs de personnel, collaborateurs malicieux du patronat, continuateurs du règne d'un capitalisme immoral. Point n'est besoin de passer toutes les facultés et leurs diplômés en revue, ils sont une classe d'hommes, qui par leur formation, devrait être d'un grand secours à la communauté, mais sur tous les plans de l'émancipation nationale ils lui font défaut. Encore, ici, l'avenir pourra nous dire si la nouvelle génération de cette classe privilégiée entend remédier au triste passé de leurs aînés, faire oublier certaines trahisons du peuple ou des abstentions condamnables.

\* \* \*

Pour terminer, je voudrais relever et expliquer une à une les accusations précises portées dans mon article au *Devoir* auquel je faisais allusion

au début. Primo, je reprochais au Théâtre du Nouveau Monde d'avoir monté, avec octrois et à grands frais, un spectacle exclusivement destiné à une fort mince couche de la population. Eh bien voilà que le T.N.M. annonce à son programme, une pièce canadienne, curiosité exotique, et aussi, une pièce de Bertolt Brecht qui sans être parmi ses plus révolutionnaires, devrait attirer un public populaire nombreux si elle est bien montée.

Secundo, je reprochais au Mouvement Laïque de Langue Française de ne demander exclusivement que le droit de fonder des écoles, ce qui est normal, mais sans avoir le courage de donner les véritables raisons de son action, sans dénoncer adéquatement la mauvaise qualité de l'enseignement confessionnel, sa mauvaise gestion, la "religiosité" tentaculaire de ses programmes. Ces écoles défectueuses seront pourtant, pour plusieurs générations de petits canadiens-français, la seule école fréquentable. Eh bien, la dernière conférence de presse du M.I.L.F. s'attaque de front à l'incompétence, entre autres corps responsables, de la Fédération des Commissions Scolaires.

Tertio, je reprochais à l'émission ARTS et LETTRES un contenu et une forme de participation terne, didactique, ennuyeuse, alors que le médium de la télévision peut être un merveilleux instrument d'éducation populaire : or, voici qu'on annonce une formule renouvelée de ce programme qui promet d'être populaire et vivante.

Enfin, il me semblait que les mouvements indépendantistes s'attachaient plus à préparer des campagnes en vue, uniquement, du plus grand recrutement possible, oubliant parallèlement de fournir les raisons essentielles et valables qui motiveraient un tel regain de nationalisme et d'indépendance, et voilà que déjà, deux petits livres populaires sont offerts pour expliquer la nécessité de rendre au peuple la fierté d'être canadien-français, le besoin de réveiller les membres de notre communauté, minorité croupissante dans l'ignorance structurée et "instituée", à la foi de routine, de ramasseurs d'indulgences, et de pratiquers de dévotionnettes, au langage d'une mollesse écoeurante, au destin économique de vulgaires et négligeables colonisés.

Mais non, il y a de moins en moins de raisons de désespérer. Si les intellectuels en place, ceux d'hier et d'avant-hier se sont assis sur leur socle branlant, il est remarquable que ceux de la relève décident de s'engager, de servir la vérité et d'instaurer un salut qui paraissait, il y a très peu de temps, inespéré. Ainsi, ce titre de causerie va s'avérer de moins en moins valable et croyez-moi, j'en serai le premier bienheureux!

Ne pêchons pas par excès de confiance. Il y aura toujours parmi nous, quelques poètes réfugiés dans la sphère des expériences verbales désincarnées<sup>è</sup> purement esthétique et je m'empresse de le dire, c'est leur droit le plus strict. Des romanciers vont continuer d'inventer des mondes idéalisés de vertus et de vices, mondes coupés de toute racine, de toute réalité. C'est aussi leur droit. Ils continueront de se faire lire à la loupe par la petite poignée d'amateurs du verbe rare. Des peintres se réfugieront, eux aussi, peureusement, dans l'académisme facile de l'abstraction informelle. En artistes délicats et intelligents, des directeurs de troupes Nde théâtre se crèveront en sueurs et en efforts pour déterrer quelque vieux texte ancien, parfois sans aucune valeur dramatique réelle, mais voyez-vous, le raffinement précieux en art est un miroir aux alouettes tellement fascinant. Je ne suis pas, le premier, sans péché. Une revue s'attaquera au délicat problème decalquer aussi fidèlement que possible le contenu avant-gardiste d'une revue Européenne... et puis après? Peu à peu ceux qui ont décidé que l'esthétisme "angélique" ne sert personne pour le moment, parmi les siens, ceux qui comprendront qu'une saine et progressive évolution est à poursuivre plutôt que le refuge stérile en des tours d'ivoire, tous ceux qui optent pour que notre petite nation compte pour quelque chose dans le grand concert universel, viendront joindre les rangs. Ici, où tout est à faire, à construire, il me semble qu'il est extrêmement enthousiasmant de se mettre à pareille tâche, de préparer une société viable, respirable pour nos enfants. Une nouvelle société extirpée, purgée de ses antiques tabous, soignée de ses plaies les plus virulentes, une société qui permettrait à ceux qui viendront après nous de pouvoir y vivre sans étouffer ni sans être obligés de s'expatrier, en exilés défaitistes, vers ces brillantes et accueillantes capitales européennes, où le combat que nous voulons livrer maintenant, le fut en temps et lieu et pour certains pays il y a de cela, parfois un siècle!

Ceux qui aiment notre langue française, ceux qui croient en Dieu et ceux qui n'y croient pas, ceux qui voudraient voir s'instaurer une véritable démocratie, enfin, ceux qui ont foi en cet flot "latin" d'amérique, ceux qui ont le goût de s'affirmer "canadien-français", sans gêne, sans fausse honte, sans mépris, sans regret, tous ceux-là, nous le pressentons fortement, vont se mettre à la gigantesque besogne de faire vivre ici, l'esprit, de restituer les droits sacrés de la liberté et de l'indulgence de la personne humaine, vont casser les tyrannies cléricales, politiques, économiques et autres.

Les religieux de bas en haut des hiérarchies qui respectent un peu leur foi, les politiques sincères, tous devraient être enchantés de venir marcher sur cette voie déblayée que tous les artistes, écrivains, hommes

de théâtre, étudiants, universitaires professionnels de la nouvelle époque vont tenter de défricher au risque de rencontrer les traditionnels hausséments d'épaules des impuissants, puis, peut-être le mépris, enfin, peut-être, les menaces et les représailles.

Mais la liberté s'est levée enfin chez nous, nous demandé si l'heure n'est pas sonnée pour ce nouveau Québec d'évoluer vers une forme d'humanité salubre dont nos pères n'ont pas voulue, ou parfois, n'ont pas pu accepter.

*Claude JASMIN*